

toqueville l'ancien régime et la révolution



Extrait de la publication



idees /gallimard

Alexis de Tocqueville

L'ancien régime et la Révolution

ÉDITÉ PAR

J.-P. MAYER

Édition revue et corrigée

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1967.*

Extrait de la publication

<i>Introduction</i> de J.-P. Mayer	9
AVANT-PROPOS	43

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I. <i>Jugements contradictoires qui sont portés sur la Révolution à sa naissance.....</i>	57
CHAPITRE II. <i>Que l'objet fondamental et final de la Révolution n'était pas, comme on l'a cru, de détruire le pouvoir religieux et d'énervé le pouvoir politique</i>	62
CHAPITRE III. <i>Comment la révolution française a été une révolution politique qui a procédé à la manière des révolutions religieuses, et pourquoi.....</i>	68
CHAPITRE IV. <i>Comment presque toute l'Europe avait eu précisément les mêmes institutions et comment ces institutions tombaient en ruine partout.....</i>	72
CHAPITRE V. <i>Quelle a été l'œuvre propre de la révolution française</i>	79

LIVRE II

- CHAPITRE I. *Pourquoi les droits féodaux étaient devenus plus odieux au peuple en France que partout ailleurs.* 85
- CHAPITRE II. *Que la centralisation administrative est une institution de l'ancien régime, et non pas l'œuvre de la Révolution ni de l'Empire, comme on le dit.* 98
- CHAPITRE III. *Comment ce qu'on appelle aujourd'hui la tutelle administrative est une institution de l'ancien régime.* 110
- CHAPITRE IV. *Que la justice administrative et la garantie des fonctionnaires sont des institutions de l'ancien régime.* 122
- CHAPITRE V. *Comment la centralisation avait pu s'introduire ainsi au milieu des anciens pouvoirs et les supplanter sans les détruire . . .* 128
- CHAPITRE VI. *Des mœurs administratives sous l'ancien régime.* 133
- CHAPITRE VII. *Comment la France était déjà, de tous les pays de l'Europe, celui où la capitale avait acquis le plus de prépondérance sur les provinces et absorbait le mieux tout l'empire.* 146
- CHAPITRE VIII. *Que la France était le pays où les hommes étaient devenus les plus semblables entre eux.* 153
- CHAPITRE IX. *Comment ces hommes si semblables étaient plus séparés qu'ils ne l'avaient jamais été en petits groupes étrangers et indifférents les uns aux autres.* 159

- CHAPITRE X. *Comment la destruction de la liberté politique et la séparation des classes ont causé presque toutes les maladies dont l'ancien régime est mort.* 178
- CHAPITRE XI. *De l'espèce de liberté qui se rencontrait sous l'ancien régime et de son influence sur la Révolution.* 191
- CHAPITRE XII. *Comment, malgré les progrès de la civilisation, la condition du paysan français était quelquefois pire au XVIII^e siècle qu'elle ne l'avait été au XIII^e.* 206

LIVRE III

- CHAPITRE I. *Comment, vers le milieu du XVIII^e siècle, les hommes de lettres devinrent les principaux hommes politiques du pays, et des effets qui en résultèrent.* 229
- CHAPITRE II. *Comment l'irrégion avait pu devenir une passion générale et dominante chez les Français du XVIII^e siècle, et quelle sorte d'influence cela eut sur le caractère de la Révolution.* 242
- CHAPITRE III. *Comment les Français ont voulu des réformes avant de vouloir des libertés.* 254
- CHAPITRE IV. *Que le règne de Louis XVI a été l'époque la plus prospère de l'ancienne monarchie, et comment cette prospérité même hâta la Révolution.* 269
- CHAPITRE V. *Comment on souleva le peuple en voulant le soulager.* 282

CHAPITRE VI. <i>De quelques pratiques à l'aide desquelles le gouvernement acheva l'éducation révolutionnaire du peuple.</i>	292
CHAPITRE VII. <i>Comment une grande révolution administrative avait précédé la révolution politique, et des conséquences que cela eut.</i>	299
CHAPITRE VIII. <i>Comment la Révolution est sortie d'elle-même de ce qui précède.</i>	312
APPENDICE. <i>Des pays d'états, et en particulier du Languedoc.</i>	323
Notes.	339
Bibliographie sommaire.	375

NOTE LIMINAIRE

Le présent volume donne le texte intégral de l'ouvrage de Tocqueville; cependant nous n'avons pas retenu, parmi les notes qu'il avait ajoutées à la fin du volume, celles qui ont un caractère trop technique ou trop spécialisé. D'ailleurs, nous avons publié une édition critique de L'ancien régime, avec une introduction de Georges Lefebvre, dans notre édition des Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville (édition revue, Gallimard, Paris, 1964).

Londres, janvier 1964.

J.-P. Mayer.

NOTE POUR LA RÉIMPRESSION

Le texte de ce volume a été revu et corrigé. Nous signalons le livre important de Jacques Godechot : Les Révolutions (1770-1799), Paris 1963, avec ses indications bibliographiques si précises, qui pourrait aider le lecteur à approfondir les problèmes que pose l'ouvrage de Tocqueville.

Enfin : nous avons noté dans notre esquisse d'une histoire de l'influence de L'ancien régime une lacune. Nous savions bien que Ranke avait lu l'ouvrage puisqu'il le cite (Cf. Leopold von Ranke, Ursprung und Beginn der Revolutionskriege, 1791 und 1792, Munich 1875, p. 59 et s.), mais maintenant nous pouvons fournir une autre preuve. Nous avons trouvé dans les Archives du Château Tocqueville une lettre du grand historien allemand du 5 avril 1857, adressée à Alexis de Tocqueville, dans laquelle il écrit : « Monsieur, c'était un plaisir singulier pour moi de recevoir une lettre de vous, dont l'un des premiers ouvrages (La Démocratie en Amérique) m'avait fait une impression profonde, parce que j'y voyais traitée la principale question de la société moderne avec une connaissance parfaite de la cause. Aussi votre dernier ouvrage [Ranke se réfère ici à L'ancien régime] a été lu en Allemagne avec une admiration générale... » Ces lignes marquent l'affinité de ces deux grands esprits, de deux mondes spirituels qui nous concernent profondément.

Londres, mars 1967.

J.-P. M.

J'ai ajouté à notre réimpression de 1979 quelques indications bibliographiques plus récentes : voir pages 375 ss.

Novembre 17, 1981.

J.-P. M.

Encore une fois, j'ai ajouté pour la nouvelle impression de 1984 quelques indications bibliographiques supplémentaires.

Décembre 7, 1983.

J.-P. M.

*Tocqueville Research Centre
University of Reading
Reading, Berkshire.*

INTRODUCTION

Matériaux pour une histoire de l'influence de *L'ancien régime*

Le 26 décembre 1850, Tocqueville écrivait à son ami Gustave de Beaumont, de Sorrente : « Il y a longtemps, comme vous savez, que je suis préoccupé de l'idée d'entreprendre un nouveau livre. J'ai pensé cent fois que si je dois laisser quelques traces de moi dans ce monde, ce sera bien plus par ce que j'aurai écrit que par ce que j'aurai fait. Je me sens de plus, plus en état de faire un livre aujourd'hui qu'il y a quinze ans. Je me suis donc mis, tout en parcourant les montagnes de Sorrente, à chercher un sujet. Il me le fallait contemporain, et qui me fournît le moyen de mêler les faits aux idées, la philosophie de l'histoire à l'histoire même. [Souligné par nous.] Ce sont, pour moi, les conditions du problème. J'avais souvent songé à l'Empire, cet acte singulier du drame encore sans dénouement qu'on nomme la Révolution française. Mais j'avais toujours été rebuté par la vue d'obstacles insurmontables et surtout par la pensée que j'aurais l'air de vouloir refaire des livres célèbres déjà faits. Mais, cette fois, le sujet m'est apparu sous une forme nouvelle qui m'a paru le rendre plus abordable. J'ai pensé qu'il ne fallait pas entreprendre l'histoire de l'Empire, mais chercher à montrer et à faire comprendre la cause, le caractère, la portée des grands événements qui formaient les anneaux principaux de la chaîne de ce temps. Le récit des faits ne serait plus alors le but du livre. Les faits ne seraient, en quelque sorte, que la base solide et continue sur laquelle s'appuieraient toutes les idées que j'ai dans la tête,

non seulement sur cette époque, mais sur celle qui l'a précédée et suivie, sur son caractère, sur l'homme extraordinaire qui l'a remplie, sur la direction par lui donnée au mouvement de la Révolution française, au sort de la nation, et à la destinée de toute l'Europe. On pourrait ainsi faire un livre très court, un volume ou deux peut-être, qui aurait de l'intérêt et pourrait avoir de la grandeur. Mon esprit a travaillé sur ce nouveau cadre et il a trouvé, en s'animant un peu, beaucoup d'aperçus divers qui n'avaient pas d'abord frappé. Tout cela n'est encore qu'un nuage qui flotte devant mon imagination. Que dites-vous de l'idée mère¹ ? »

Une autre lettre de Tocqueville adressée au comte Louis de Kergorlay et datée du 15 décembre 1850, de Sorrente également, est encore plus révélatrice sur l'intention de l'auteur que les lignes précitées. « Il y a longtemps déjà », lisons-nous dans cette lettre, « que je suis occupé, je pourrais dire troublé, par l'idée de tenter, de nouveau, un grand ouvrage. Il me semble que ma vraie valeur est surtout dans ces travaux de l'esprit ; que je vaud mieux dans la pensée que dans l'action ; et que, s'il reste jamais quelque chose de moi dans ce monde, ce sera bien plus la trace de ce que j'ai écrit que le souvenir de ce que j'aurai fait. Les dix dernières années, qui ont été assez stériles pour moi sous beaucoup de rapports, m'ont cependant donné des lumières plus vraies sur les choses humaines et un sens plus pratique des détails, sans me faire perdre l'habitude qu'avait prise mon intelligence de regarder les affaires des hommes par masses. Je me crois donc plus en état que je ne l'étais quand j'ai écrit La Démocratie, de bien traiter un grand sujet de littérature politique. Mais quel sujet prendre ? Plus de la moitié des chances de succès sont là, non seulement parce qu'il faut trouver un sujet qui intéresse le public,

1. Voir maintenant : Tocqueville, *Œuvres complètes* (sous la direction de J.-P. Mayer), VIII, 2, p. 343 s., Paris 1967.

mais surtout parce qu'il faut en découvrir un qui m'anime moi-même et fasse sortir de moi tout ce que je puis donner. Je suis l'homme du monde le moins propre à remonter avec quelque avantage contre le courant de mon esprit et de mon goût ; et je tombe bien au-dessous du médiocre, du moment où je ne trouve pas un plaisir passionné à ce que je fais. J'ai donc souvent cherché depuis quelques années (toutes les fois du moins qu'un peu de tranquillité me permettait de regarder autour de moi et de voir autre chose et plus loin que la petite mêlée dans laquelle j'étais engagé), j'ai cherché, dis-je, quel sujet je pourrais prendre ; et jamais je n'ai rien aperçu qui me plût complètement ou plutôt qui me saisît. Cependant, voilà la jeunesse passée, et le temps qui marche ou, pour mieux dire, qui court sur la pente de l'âge mûr ; les bornes de la vie se découvrent plus clairement et de plus près, et le champ de l'action se resserre. Toutes ces réflexions, je pourrais dire toutes ces agitations d'esprit, m'ont naturellement porté, dans la solitude où j'habite, à rechercher plus sérieusement et plus profondément l'idée-mère d'un livre, et j'ai senti le goût de te communiquer ce qui m'est venu dans l'imagination et de te demander ton avis. Je ne puis songer qu'à un sujet contemporain. Il n'y a, au fond, que les choses de notre temps qui intéressent le public et qui m'intéressent moi-même. La grandeur et la singularité du spectacle que présente le monde de nos jours absorbe trop l'attention pour qu'on puisse attacher beaucoup de prix à ces curiosités historiques qui suffisent aux sociétés oisives et érudites. Mais quel sujet contemporain choisir ? Ce qui aurait le plus d'originalité et ce qui conviendrait le mieux à la nature et aux habitudes de mon intelligence, serait un ensemble de réflexions et d'aperçus sur le temps actuel, un libre jugement sur nos sociétés modernes et la prévision de leur avenir probable. Mais quand je viens à chercher le nœud d'un pareil sujet, le point où toutes les idées qu'il fait naître se rencontrent et se lient, je ne le trouve pas. Je vois des parties d'un tel ouvrage, je

n'aperçois pas d'ensemble ; j'ai bien les fils, mais la trame m'a manqué pour faire la toile. Il me faut trouver quelque part, pour mes idées, la base solide et continue des faits. Je ne puis rencontrer cela qu'en écrivant l'histoire ; en m'attachant à une époque dont le récit me serve d'occasion pour peindre les hommes et les choses de notre siècle, et me permette de faire de toutes ces peintures détachées un tableau. Il n'y a que le long drame de la Révolution française qui puisse fournir cette époque. J'ai depuis longtemps la pensée, que je t'ai exprimée, je crois, de choisir dans cette grande étendue de temps qui va de 1789 jusqu'à nos jours, et que je continue à appeler la Révolution française, les dix ans de l'Empire, la naissance, le développement, la décadence et la chute de cette prodigieuse entreprise. Plus j'y réfléchis, et plus je crois que l'époque à peindre serait bien choisie. En elle-même, elle est non seulement grande, mais singulière, unique même ; et cependant, jusqu'à présent, du moins à mon avis, elle a été reproduite avec de fausses ou de vulgaires couleurs. Elle jette, de plus, une vive lumière sur l'époque qui l'a précédée et sur celle qui la suit. C'est certainement un des actes de la Révolution française qui fait le mieux juger toute la pièce, et permet le plus de dire sur l'ensemble de celle-ci tout ce qu'on peut avoir à en dire. Mon doute porte bien moins sur le choix du sujet que sur la façon de le traiter. Ma première pensée avait été de refaire à ma manière le livre de M. Thiers ; d'écrire l'action même de l'Empire, en évitant seulement de m'étendre sur la partie militaire, que M. Thiers a reproduite, au contraire, avec tant de complaisance et de talent. Mais, en y réfléchissant, il me vient de grandes hésitations à traiter le sujet de cette manière. Ainsi envisagé, l'ouvrage serait une entreprise de très longue haleine. De plus, le mérite principal de l'historien est de savoir bien faire le tissu des faits, et j'ignore si cet art est à ma portée. Ce à quoi j'ai le mieux réussi jusqu'à présent, c'est à juger les faits plutôt qu'à les raconter : et, dans cette histoire proprement dite, cette

faculté que je me connais n'aurait à s'exercer que de loin en loin et d'une façon secondaire, à moins de sortir du genre et d'alourdir le récit. Enfin, il y a une certaine affectation à reprendre le chemin que vient de suivre M. Thiers. Le public vous sait rarement gré de ces tentatives ; et quand deux écrivains prennent le même sujet, il est naturellement porté à croire que le dernier n'a plus rien à lui apprendre. Voilà mes doutes ; je te les expose pour avoir ton avis.

« A cette première manière d'envisager le sujet en a succédé dans mon esprit une autre que voici : il ne s'agirait plus d'un long ouvrage, mais d'un livre assez court, un volume peut-être. Je ne ferais plus, à proprement parler, l'histoire de l'Empire, mais un ensemble de réflexions et de jugements sur cette histoire. J'indiquerais les faits, sans doute, et j'en suivrais le fil ; mais ma principale affaire ne serait pas de les raconter. J'aurais, surtout, à faire comprendre les principaux, à faire voir les causes diverses qui en sont sorties ; comment l'Empire est venu ; comment il a pu s'établir au milieu de la société créée par la Révolution ; quels ont été les moyens dont il s'est servi ; quelle était la nature vraie de l'homme qui l'a fondé ; ce qui a fait son succès, ce qui a fait ses revers ; l'influence passagère et l'influence durable qu'il a exercée sur les destinées du monde et en particulier sur celles de la France. Il me semble qu'il se trouve là la matière d'un très grand livre. Mais les difficultés sont immenses. L'une de celles qui me troublent le plus l'esprit vient du mélange d'histoire proprement dite avec la philosophie historique. [Souligné par nous.] Je n'aperçois pas encore comment mêler des deux choses (et il faut pourtant qu'elles le soient, car on pourrait dire que la première est la toile, et la seconde la couleur, et qu'il est nécessaire d'avoir à la fois les deux pour faire le tableau). Je crains que l'une ne nuise à l'autre, et que je ne manque de l'art infini qui serait nécessaire pour bien choisir les faits qui doivent pour ainsi dire soutenir les idées ; en raconter assez pour que le

lecteur soit conduit naturellement d'une réflexion à une autre par l'intérêt du récit, et n'en pas trop dire afin que le caractère de l'ouvrage demeure visible. Le modèle inimitable de ce genre est dans le livre de Montesquieu sur la grandeur et la décadence des Romains. On y passe pour ainsi dire à travers l'histoire romaine sans s'arrêter ; et cependant on aperçoit assez de cette histoire pour désirer les explications de l'auteur et pour les comprendre. Mais indépendamment de ce que de si grands modèles sont toujours fort au-dessus de toutes les copies, Montesquieu a trouvé dans son livre des facilités qu'il n'aurait pas eues dans celui dont je parle. S'occupant d'une époque très-vaste et très-éloignée, il pouvait ne choisir que de loin en loin les plus grands faits, et ne dire à propos de ces faits que des choses très générales. S'il avait dû se renfermer dans un espace de dix ans et chercher son chemin à travers une multitude de faits détaillés et précis, la difficulté de l'œuvre eût été beaucoup plus grande assurément.

« J'ai cherché dans tout ce qui précède à te faire bien comprendre l'état de mon esprit. Toutes les idées que je viens de t'exprimer l'ont mis fort en travail ; mais il s'agite encore au milieu des ténèbres, ou du moins il n'aperçoit que des demi-clartés qui lui permettent seulement d'apercevoir la grandeur du sujet, sans le mettre en état de reconnaître ce qui se trouve dans ce vaste espace. Je voudrais bien que tu m'aidasses à y voir plus clair. J'ai l'orgueil de croire que je suis plus propre que personne à apporter dans un pareil sujet une grande liberté d'esprit, et à y parler sans passion et sans réticence des hommes et des choses. Car, quant aux hommes, quoiqu'ils aient vécu de notre temps, je suis sûr de n'avoir à leur égard ni amour ni haine ; et quant aux formes des choses qu'on nomme des constitutions, des lois, des dynasties, des classes, elles n'ont pour ainsi dire, je ne dirai pas de valeur, mais d'existence à mes yeux, indépendamment des effets qu'elles produisent. Je n'ai pas de traditions, je n'ai pas de parti, je n'ai point de cause, si ce n'est celle de la liberté et de la

dignité humaine ; de cela, j'en suis sûr ; et pour un travail de cette sorte, une disposition et un naturel de cette espèce sont aussi utiles qu'ils sont souvent nuisibles quand il s'agit non plus de parler sur les affaires humaines, mais de s'y mêler... »

Personne ne saurait définir le but et la méthode de L'Ancien Régime plus clairement que l'auteur lui-même. Il est peut-être nécessaire de souligner que Tocqueville mentionne dans ces deux lettres la difficulté qui le trouble le plus : « le mélange d'histoire proprement dite avec la philosophie historique ». En effet, ce qui donne à son livre un caractère unique est ce « mélange ». Toutes les histoires de la Révolution, écrites avant ou après Tocqueville, sont datées, marquées par les époques qui les firent naître ; mais l'ouvrage de Tocqueville restera toujours frais et nouveau, parce qu'il s'agit d'un livre de sociologie historique comparée. Ni la *Scienza Nuova* de Vico, ni l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, ni les *Réflexions sur l'histoire universelle* de Burckhardt n'ont vieilli, même si nos méthodes historiques ou sociologiques sont devenues plus spécialisées. Sans doute il faut placer L'Ancien Régime dans cet ordre de livres classiques.

En juin 1856, après cinq ans de recherches profondes, L'Ancien Régime fut publié. Presque en même temps, l'ouvrage parut aussi en Angleterre, traduit par l'ami de Tocqueville, Henry Reeve, qui avait déjà traduit *De la Démocratie* en Amérique ; sa cousine, Lady Duff Gordon, l'aida à faire la traduction. « Elle fait ce métier-là dans la perfection », écrit Reeve à Tocqueville. Dans la même lettre du 27 avril 1856, Reeve dit à son ami : « Plus j'approfondis les chapitres de votre livre que j'ai déjà reçus, plus j'en suis pénétré et enchanté. Tout y est frappé comme une œuvre d'art, et j'y retrouve la trace et la vérité de la sculpture grecque. » Reeve était le premier lecteur de l'ouvrage de Tocqueville. Il compare L'Ancien Régime, dans l'œuvre de Tocqueville, avec la place que l'*Esprit des Lois* prend

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

tocqueville : l'ancien régime et la révolution

Cet ouvrage est une étude de sociologie politique comparée, comme l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. Tocqueville voulait démontrer par l'exemple de l'histoire française que l'Etat moderne crée la centralisation et que celle-ci va de pair avec la démocratisation de la société. Cependant, il y a deux démocraties : la démocratie libre et celle qui ne l'est pas. Il fallait définir les méthodes politiques qui seules peuvent garantir la première.



photographisme a.j. kovaleff

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035055-X

A 35055



catégorie

3